

distribués aux élèves de la Faculté des Arts et des Sciences. Ces récompenses furent accompagnées de paroles de félicitations de la part des membres du sénat.

Après les élèves d'Ontario vint le tour des étudiants de Montréal, qui s'étaient rendus à Cobourg pour recevoir le degré de LL. B.

M. Joseph Doutré, C.R., professeur de droit civil à la succursale de Montréal, annonça que MM. E. Lareau, A. Hudon, P. Lanctôt, J. N. Bienvenu, J. C. Langelier et P. Gronix, étudiants en droit, et MM. A. Beaudry et C. Bélanger, étudiants en loi, avaient été jugés dignes d'être gradués LL. B. de l'Université.

Les aspirants, revêtus du costume d'avocat, allèrent les uns après les autres, mettre un genou à terre devant le Révd. M. Nelles qui, leur passant au cou une écharpe bleue, bordée d'hermine blanche, prononça la formule d'admission au baccalauréat. Les paroles du Révd. M. Nelles s'achevèrent au milieu des applaudissements de l'auditoire.

Les nouveaux bacheliers, ayant reçu les certificats requis par la loi, M. Doutré déclara que le prix dans la classe de troisième année avait été remporté par M. Arthur Hudon, et celui de la classe de seconde année par M. L. Laframboise, fils de l'Hon. M. Laframboise.

Nous félicitons de leur succès MM. les récipiendaires, que nous connaissons comme des jeunes gens de talent et aujourd'hui initiés au premier grade de la profession d'avocat à laquelle, nous l'espérons, ils appartiendront prochainement.

En même temps que la convocation avait lieu à Cobourg, le Collège des Médecins de la Province de Québec tenait ses séances d'examen; ce qui a empêché les gradués en Médecine de l'Université Victoria de se rendre à Cobourg. Une foule de jeunes et semillantes Ontoriennes qui comptaient sur la visite accoutumée des disciples d'Esculape, reçurent avec des signes manifestes de désappointement la nouvelle de leur absence. Elles durent rejeter sur les Bacheliers es-lois les perles oeilades destinées à la Médecine.

M. le Dr. Pelletier, qui a assisté à cette intéressante réunion annuelle depuis l'affiliation de l'École de Médecine, a proclamé, au milieu d'acclamations de bienveillance destinées aux absents, les noms suivants comme ceux qui avaient droit au titre de Docteurs en Médecine.—M. D., savoir.

Ludger Genest Labarre, Augustus F. Dame, Siméon Martineau, Godfroi Madore, Noé Pratte, Joseph A. Desloges, Arthur Robitaille, L. S. Corbeil, Charles Pratt, Gustave Lavoilette, Ignace Charette, Louis Baudrias, Joseph B. Deguise, Thomas Stanton Haynes, Jean-Baptiste Ouimet, Pierre Bergeron, Joseph Potvin, Come Isaie Rinfret, Adolphe A. Rinfret, Philéas Chagnon, Maxime Bellemarre, Alfred de St. George, Luc Quintal.—*Le Pays.*

## L'HOTEL DE NIORRES.

### IV. — Les deux rêves.—(Suite.)

—Comment, ma faute?

—Tu devais venir me prendre à l'étude à huit heures et tu arrives à neuf. Je t'avais bien dit que le *pot-de-chambre* partait de bonne heure!

—Tiens, je te trouve plaisant, toi! Et mon scélérat de maître clerc qui m'a fait attendre une heure et demie pour me remettre cet acte!

Et le jeune homme frappa de la main droite le grand portefeuille qu'il portait sous le bras gauche et sur la couverture duquel on lisait: *Maître Desrousseau, notaire royal.*

—A propos, reprit l'autre clerc, car évidemment nos deux jeunes promeneurs avaient droit l'un et l'autre à ce titre peu pompeux. A propos, Michel, chez qui donc vas-tu à Versailles?

—Je vais faire signer un contrat de vente au vicomte Alexandre de Beauharnais.

—Ah! celui qui a fait la guerre d'Amérique avec La Fayette et Rochambeau?

—Précisément.

—On dit qu'il a une femme qui est diablement séduisante!

—Et on dit vrai!

—Tu l'as vue, Michel?

—Oui, deux fois déjà?

—Et tu la trouve belle?

—Belle, ce n'est pas le mot, mais jolie, mais charmante! Il y a surtout un charme indicible dans son regard presque toujours voilé par ses longues paupières. Et gracieuse, vois-tu, je ne puis pas te le dire! Et bonne, aimable, douce!

—Peste! quel feu tu mets à me parler de la cliente de ton étude!

—Qu'est-ce que tu veux? Je ne lui ai parlé que deux fois, eh bien! il me semble toujours entendre le son de sa douce voix.

—C'était une demoiselle Tascher de La Pagerie, n'est-ce pas?

—Oui. Mais, dis donc, tu me parras joliment au courant des affaires de Mme Joséphine de Beauharnais, toi qui ne la connais pas.

—Oh! c'est que j'en ai entendu parler hier.

—Chez qui donc?

—Chez un banquier espagnol, le comte de Cabarus, qui est venu à Paris pour la Compagnie des Philippines. Je lui avais porté des actes de la part du patron, et comme j'attendais dans son cabinet, j'ai écouté ce qui se disait dans la pièce voisine; j'aurais entendu tout sans l'arrivée du plus délicieux lutin que tu puisses imaginer: c'était Mlle Cabarus, la fille du banquier! Une enfant de onze ans à peine; mais tu n'as jamais rien vu d'aussi frais, d'aussi joli, d'aussi ravissant que ce visage enchanteur...

—Oh! oh! interrompit en riant le clerc de maître Desrousseau; il me semble, monsieur Lambert Tallien, que vous, qui m'accusiez tout à l'heure d'être de flamme pour Mme de Beauharnais, vous ne soyez pas de glace pour Mlle Cabarus. Vive Dieu! seriez-vous par hasard épris de cette jeune beauté?

—Je la trouve adorable! répondit Lambert Tallien.

—Eh bien! attends quelques années et tu la demanderas en mariage!

Tallien haussa les épaules.

—Ah ça! est-ce que nous partirons ce soir? demanda-t-il en se tournant vers le cocher du carabas.

—Montez toujours, mes bourgeois, répliqua l'automédon. Dans cinq minutes nous seront complets, et alors au galop jusqu'à Versailles.

—Et toi, Tallien, chez qui vas-tu à Versailles? demanda le premier des deux jeunes gens.

—Oh! je vais chez un avocat.

—Un avocat à Versailles?

—Oui. Il n'est là que passant; j'ai à lui communiquer une

consultation. Ordinairement il n'habite pas Versailles, ni même Paris, il est du barreau d'Arras.

—Est-ce qu'il est célèbre?

—Ma foi, je le crois en route pour arriver à la célébrité. L'académie de Metz vient de lui décerner en partage avec Lacrosette, un grand prix à propos d'un mémoire très-remarquable dans lequel il fait l'éloge le plus sentimental des vertus philanthropiques de Louis XVI.

—Tiens! tiens! tiens! j'ai entendu parler de cela. Et comment le nommes-tu, ton avocat?

—M. de Robespierre, répondit Tallien. Oh! c'est un garçon qui ira loin et qui fera parler de lui, tu verras! D'abord c'est un poète remarquable. Il a écrit certains madrigaux qui ne sont point à dédaigner. Ce qu'il y a de charmant surtout dans sa poésie légère, c'est le ton de douceur et de sentiment qui y règne. Cet homme-là me fait l'effet d'être tout miel et tout sucre!

—Robespierre! Robespierre! répéta du ton d'un homme qui fouille dans sa mémoire le clerc de maître Desrousseau, le jeune homme au visage frais et épanoui et que nous avons entendu nommer Michel. Il me semble que je connais ce monsieur là! attends donc, est-ce que ce n'est pas un garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, toujours soigné, musqué, paré, poudré et si bien chaussé, que j'ai rencontré la semaine dernière à ton étude?

—Justement!

—Eh bien! il a un air pincé qui me déplaît souverainement, ton M. de Robespierre.

—C'est un homme de talent!

—C'est possible, mais il ne doit pas être bon!

—Ah! par exemple! Figure-toi que, dernièrement, il a refusé à l'évêque d'Arras d'être chef de sa haute justice pour ne pas être obligé de prononcer contre un accusé la peine de mort!

—Qu'est-ce que tu veux, il me déplaît.

—Eh bien! va le lui dire!

—Moi! s'écria Michel, dont l'œil étincela soudain; est-ce que tu m'en déifies?

—Là, là, monsieur Michel, dernier clerc de l'étude de maître Desrousseau, notaire royal à Paris, calmez-vous, de grâce! Je ne met nullement en doute votre courage, dit en riant le jeune homme aux lèvres minces. Je suis convaincu que vous perceriez le flanc de tous les avocats du royaume, si cela peut vous être agréable.

—Tu crois, mon cher Tallien, que je me générais peut-être pour dire son fait à quiconque me déplairait? fit Michel, dont le regard était toujours animé.

—Je croirai, pour peu que la chose te fasse plaisir, que tu es plus brave qu'un maréchal de France.

Michel partit subitement d'un violent éclat de rire.

—Qu'est-ce qui te prend? demanda le jeune Tallien, avec étonnement.

—Il me prend que tes paroles me rappelle un drôle de rêve que j'ai fait cette nuit.

—Ah! toi aussi tu as fait un rêve! dit Tallien, dont le visage sombre se rembrunit encore.

—Oui, reprit Michel. Figure-toi qu'hier soir j'étais rentré tard, et la cuisine de l'étude était fermée, de sorte que, ayant le gousset absolument à sec, j'ai été contraint de me coucher sans souper. Je ne sais pas si c'est le vide de mon estomac qui a causé la surexcitation de mon cerveau, mais à peine avais-je fermé les yeux, qu'il me sembla que tout mon corps s'allongeait. Je grandissais... je grandissais au point que je dépassais de toute la hauteur du buste une foule d'hommes qui m'entouraient. J'avais un beau costume tout parsemé d'or et un grand sabre à la main... et puis tout à coup mon rêve a changé d'aspect. J'étais toujours grand, toujours richement vêtu; j'avais encore mon grand sabre; mais il me semblait être au milieu d'un champ de bataille. J'entendais les cris des vaincus, le bruit du canon, le choc des armées, et je me jetais au milieu des masses; je criais, je frappais...

—Et tu avais un bâton fleurdelisé à la main! interrompit Tallien en riant.

—Ma foi! c'est bien possible... mais je n'en suis pourtant pas certain.

—Et sur la poitrine, n'avais-tu pas le cordon bleu et le cordon rouge?

—Oui! j'avais celui-là! dit vivement Michel.

—Peste! la croix du Saint-Esprit et celle de Saint-Louis! Monseigneur, je réclame votre protection!

—Je te la promets! dit Michel en partageant la gaieté de son compagnon.

—Et comment s'est achevé ton rêve?

—De la façon la plus prosaïque! Il paraissait que je faisais beaucoup de bruit en dormant. La vieille servante de maître Desrousseau, qui couche dans une chambre voisine, a frappé rudement à ma cloison pour me demander si j'avais une indignement. La vieille sempiternelle savait bien pourtant que je n'avais pas soupé!

—De sorte que ton songe a été interrompu.

—Hélas oui! au plus beau moment, j'en suis sûr. Dis donc, Tallien?

—Quoi?

—Est-ce que tu crois aux rêves, toi?

—Ma foi non, heureusement.

—Pourquoi heureusement?

—Parce que si j'y croyais je serais très-tourmenté.

—Bah! tu as eu un songe aussi.

—Oui! cette nuit.

—Oh! raconte-moi cela! nous avons le temps, puisqu'il n'y a que ce carabas pour nous conduire à Versailles, et qu'il ne partira pas pour nous deux...

—Ecoute alors, dit Tallien, dont le front se rembrunissait à vue d'œil. Dans mon rêve, j'étais sur la mer. Il y avait une tempête horrible. Le vaisseau qui me portait fut brisé tout à coup, et je tombai dans les flots.

—Ça signifie chute! dit Michel en riant.

—Oui, mais la chute était affreuse, car à peine fus-je roulé par les vagues, que je m'aperçus que ces vagues étaient rouges; j'étais au milieu d'une mer de sang!

—Pouah! que tu devais avoir peur!

—Je ne sais pas si j'avais peur; mais ce que je sais, c'est que je nageais vigoureusement. Je me soutenais parfaitement. Bref, j'allais être sauvé, j'allais atteindre le rivage que je voyais près de moi, lorsque soudain le sang disparut, la mer redevint bleue, se calma...

—Et tu touchais la terre, interrompit Michel.

—Non! au contraire... les flots s'entr'ouvraient et je me sentais enfoncer...

—Tu t'es noyé dans ton rêve?

—Oui.

—Eh bien! est-ce désagréable de mourir sous l'eau?

—Ma foi, je ne me rappelle plus.

—C'est singulier que nous ayons fait chacun, la même nuit, deux rêves si différents. Dis donc, avais-tu soupé, toi?

—Oui, et copieusement encore.

—Alors la chose s'explique. La digestion aura été pénible; tandis que moi rien ne me gênait l'estomac. Simple question de circulation du sang.

—C'est possible.

—Ah ça, mais, dit Michel en se tournant vers le cocher, lequel attendait fort patiemment la fin de la conversation des deux clercs de notaires, quand pensez-vous que nous partirons?

—Tout de suite, mon bourgeois. Montez toujours avec votre compagnon; il n'en manque plus que dix-huit! répondit le cocher avec son inaltérable bonne humeur. Et tenez! voilà la chance qui nous vient! regardez à droite et à gauche, voilà deux pratiques.

Et, courant au-devant des nouveaux personnages qu'il indiquait, l'automédon fit claquer bruyamment son fouet en reprenant à plein gosier son éternel refrain:

« Versailles! Sévres! Saint-Cloud! Versailles! En voiture! en voiture! On n'attend plus que vous pour partir! Par ici, mes bourgeois, par ici! »

L'épithète que l'habitude faisait employer par le conducteur du carabas pour qualifier ses pratiques était cette fois, il faut le reconnaître, parfaitement mal appliquée.

Le mot *bourgeois*, dans l'acception stricte que l'on lui donnait alors, signifiait marchand, négociant, clerc ou commis, ne pouvait convenir ni à l'un ni à l'autre des deux individus qui s'avançaient: le premier venant par le quai, et le second par l'extrémité opposée de la place.

Celui qui traversait en biais la place inondée de lumière, était un jeune homme de dix-huit ans, portant avec une grâce parfaite le costume de ces abbés mignons dont raffolaient si fort nos grand-mères.

De magnifiques cheveux, non encore tounsurés, encadraient de leurs rouleaux bien poudrés à blanc, une tête ronde, chaudement colorée et étrangement animée par deux grands yeux noirs, fiers, hardis, presque provocateurs, qui étincelaient d'ardeur fouguese.

Rien ne contrastait davantage que cette physionomie audacieuse avec l'habit recouvrant le corps. On eut dit un jeune lion déguisé sous la peau d'un agneau.

La démarche de l'abbé était vive, décidée, musculeuse, si nous pouvons nous servir de cette expression pour rendre mieux notre pensée.

L'autre personnage, celui qui s'avançait en ligne droite vers le carabas, était un homme de vingt-cinq à trente ans, de taille moyenne, carré des épaules et large de poitrine. Il portait un habit affectant la coupe militaire, de couleur bleu clair galonné d'argent, une veste rouge galonnée d'or, et des culottes de même nuance s'arrêtant au-dessus de bas de coton blancs bien tirés sur une jambe assez belle.

Un tricorne posé sur l'oreille, une longue queue traînant sur le collet de l'habit et terminée par un flot de rubans, un nez violacé, tranchant violemment avec la poudre de la chevelure, complétaient cette ensemble.

Marchant la pointe tendue, les coudes arrondis, la main droite appuyée sur le pommeau d'acier d'une longue brette, la gauche balancée gracieusement par le mouvement du bras, la future pratique du propriétaire du carabas s'avançait d'un air triomphant en se dandinant coquettement sur ses hanches.

« Tiens! dit Michel en désignant le personnage à l'aspect martial, je ne me trompe pas! c'est ce grand pourfendeur de Pierre, mon ancien maître d'armes. J'ai pris leçon avec lui durant trois mois, et puis il est parti pour Naples, où je le croyais même encore. »

En ce moment le jeune abbé arrivait près des deux clercs, et, tirant un fin mouchoir de batiste de sa poche, s'éventait doucement le visage.

### V.—Les voyageurs.

Le maître d'armes, moins lesté que le petit abbé, atteignait à peine les premiers arbres du cours la Reine, lorsque le cocher du véhicule en partance, explorant toujours avec attention la surface poudreuse de la place et les voies qui s'ouvraient sur elle, poussa une nouvelle exclamation joyeuse.

« Versailles! Versailles!... reprit-il en redoublant les claquements sonores de son fouet. Voilà que ça se complète! Je disais bien que nous allions partir! Sévres! Saint-Cloud! En voiture vivement! Versailles! Versailles! Prenez les premières places! Voilà la foule qui accourt; bientôt il n'y en aura pas assez pour tout le monde! En voiture! en voiture!... »

Effectivement trois groupes apparaissaient en plein soleil dans la direction que venait de suivre l'abbé; ces trois groupes, s'avançant vers le lieu où se trouvaient déjà réunis les quatre voyageurs, formaient ce que le cocher nommait *la foule*.

Le premier de ces trois groupes se composait de trois personnages dont deux, âgés de vingt à vingt-cinq ans, avaient dans leur démarche, leur maintien, leur allure et leur costume quelque chose de grave et de réfléchi peu en harmonie avec leur apparence de jeunesse. On devinait des âmes vieillies sous des fronts encore purs.

L'un était mince et fluet; sa physionomie, assez belle, offrait le caractère frappant d'une intelligence hors ligne; son sourire était triste, son regard sombre, scrutateur, incisif.

L'autre portait, sur un col très-court, une tête remarquablement laide, mais en même temps d'une expression saugave; le cerveau, fonctionnant à l'aise sous un front très-large, devait être sans cesse en ébullition; le nez était court, la narine très-mobile et l'œil franc et bien ouvert lançait des gerbes étincelantes. On oubliait la laideur des traits en examinant l'ensemble de cette physionomie étrangement expressive.

Le compagnon de ces deux hommes, plus jeune qu'eux de cinq ou six années, était vêtu avec une extrême recherche et suivant les dernières lois de la mode. Sa figure fraîche et jolice, était encadrée par ses long cheveux tressés et bouclés, mis en queue et nattés à la *Panurge* et surchargés de poudre et de pomnade.

La poudre régnait alors sur toutes les classes: clercs de procureurs, domestiques, cuisiniers, marmitons étageaient leurs boucles et dressaient leurs toupetts poudrés ni plus ni moins que les grands seigneurs, les militaires, les abbés et les bourgeois.

On trouvait cela fort naturel, et l'auteur du *Mode français*, Jean-François Sobry, dit gravement: « L'usage de la poudre dans la chevelure tient autant à la bienséance qu'à la commodité, et il a été regardé comme de première nécessité chez tous les peuples policés. »

(A continuer.)